



**LE « TIERS INCLUS » D'UN PAYS SANS FRONTIÈRES  
UNE APPROCHE DE FOUAD LAROUÏ<sup>1</sup>**

**Ana Paula COUTINHO**

Université de Porto

[amendes@letras.up.pt](mailto:amendes@letras.up.pt)

« Ceux qui campent chaque jour plus loin du lieu de leur naissance, ceux qui tirent chaque jour leur barque sur d'autres rives, savent mieux chaque jour le cours des choses illisibles; et remontant les fleuves vers leur source, entre les vertes apparences, ils sont gagnés soudain de cet éclat sévère où toute langue perd ses amarres. »

SAINT-JOHN PERSE

Il y a quelques années, lorsque je me suis penchée sur « les 'voix' et 'voies' de l'écriture migrante » en (me) demandant qui avait peur de la troisième rive (Mendes, 2009), j'évoquais la métaphore du conte « A terceira margem do rio » [La troisième rive du fleuve] du grand écrivain brésilien Guimarães Rosa (Rosa, 1962). C'était le moyen que j'avais trouvé le plus suggestif pour montrer que les individus originairement ou intimement liés à plus d'un pays, à plus d'une langue et d'une culture, ne peuvent ni ne doivent se sentir obligés de choisir ou de se limiter à une seule de leurs appartenances, même si leur condition d'instabilité ou de fluidité - par définition sans ancrage fixe - a forcément des conséquences internes et pragmatiques, notamment au niveau du champ littéraire. C'est pourquoi beaucoup d'auteurs qui vivent, ou ont éprouvé cette expérience de liminalité sont souvent condamnés au silence (qu'il arrive même de s'imposer...), ou bien à une écriture figée autour de quelques clichés identitaires qui s'avèrent être le prix de leur insertion dans les quotas des politiques multiculturelles, combien plus soucieuses des statistiques ou des effets médiatiques que du travail à la longue de l'intégration sociale et

<sup>1</sup> Cet article s'insère dans la recherche menée au sein du Programme Stratégique intégré UID/ELT/00500/2013 | POCI-01-0145-FEDER-007339.



culturelle des individus « venus d'ailleurs » ou ayant d'autres langues et cultures d'héritage.

La subjectivité des écrivains et, plus généralement, des individus qui sont menés à quitter la sédentarité (ne fût-ce que mentale), à se déterritorialiser, est en fait irréductible au choix d'une des rives ou d'une seule de leurs appartenances, et peut-être devrions-nous les appeler plutôt portances, afin de souligner qu'il s'agit de caractéristiques (langue, mœurs, croyances, rêves...) que l'on porte avec soi, des propriétés, donc, qui font corps avec le sujet. Or, ces auteurs se tiennent toujours à la lisière, et leur condition existentielle se définit par l'« entre-deux » que les *Cultural Studies* ont abondamment et avec enthousiasme exploré, surtout à la fin du siècle dernier. Songeons, en particulier, à Homi Bhabha, avec sa théorisation autour des « border lives », de l'« ambivalence » du discours colonial et des « subjects formed in-between » (Bhabha, 1994), ou au concept de « l'entre-deux », de l'origine en partage, développé par le psychanalyste Daniel Sibony (1998). L'essayiste canadien Simon Harel, qui s'est longuement penché sur l'« écriture migrante » au Québec<sup>2</sup>, tout en désignant quelques-uns de ses cul-de-sac, a dressé de son côté un bilan moins euphorique ou simplifié des sociétés à forte pluralité culturelle et ethnique. Au lieu de la contiguïté mosaïque des cultures qu'avaient soutenue les idéaux multiculturalistes, de la quête de l'Autre essentialisé, ou d'un discours de synthèse des contraires – tout cela menant à des programmes de « communautarisme », l'auteur de *Les passages obligés de l'écriture migrante* défendait clairement une troisième voie qui serait représentée par la pensée transculturelle (Harel, 2005 : 97), associée non seulement à une théorie pratique de la médiation (*idem*: 113), qui confère au sujet un potentiel de liberté, de choix du lieu d'habitation psychique, mais aussi à ce que Harel appelle « la sítualité », c'est-à-dire « une sculpture en mouvement, une installation mobile qui offre la possibilité d'imaginer un `espace potentiel' : l'espace de négociation entre l'affirmation de l'individuel et la loi de la collectivité. » (*idem*: 228).

---

<sup>2</sup> « (...) la notion même d'écriture migrante est lourde de malentendus, dans la mesure où elle peut supposer une ontologie culturelle qui privilégierait, de manière paradoxale, une non-identité échappant aux contraintes du discours social. » (Harel, 2005:125)



Toujours afin d'insister sur cette logique ternaire, dé-constructrice d'un binarisme figé que la littérature (tout comme les autres représentations artistiques d'auteurs ou de sujets migrants) oblige à repenser, il vaut la peine de rappeler un concept philosophique, mais d'origine scientifique, forgé concrètement par Stéphane Lupasco dans le domaine de la physique quantique, donc, en toute rigueur, antérieur aux théories culturalistes évoquées plus haut. En fait, l'auteur des *Prolégomènes à une science de la contradiction* a articulé la physique quantique à une vision du monde postulant l'existence d'une troisième dynamique, aussi bien de la matière physique que de la matière psychique, c'est-à-dire, une « énergie » qui témoigne de la coexistence de propriétés contradictoires d'hétérogénéisation et d'homogénéisation. À l'époque (1951, 1960), l'idée de Lupasco a été considérée plutôt une rêverie, à résonances magiques, sinon même surréalistes, car pesaient encore comme irréfutables les trois axiomes (de l'identité, de la non contradiction et du tiers exclu de la logique classique). Mais vers la fin du siècle dernier, la réception du « tiers inclus » était déjà différente. Au sein du Centre International de Recherches et Études Transdisciplinaires, qui a comme but structurant et explicite de transdisciplinarité « l'étude des isomorphismes entre les différents domaines de la connaissance »<sup>3</sup> et de leurs conséquences, Basarab Nicolescu, physicien théoricien au CNRS, évoquait « la logique du tiers inclus » de son ancien compatriote romain, avec qui, au demeurant, il a beaucoup dialogué (Lupasco, 1986), pour souligner qu'elle n'était pas « un simple ornement arbitraire de logique classique », mais la « logique même de la complexité » permettant de traverser « d'une manière cohérente, les différents domaines de la connaissance ». Et ce physicien de prédire les effets de cette nouvelle logique dans les différents domaines dans les années à venir, qui sont en fait celles que nous vivons actuellement:

---

<sup>3</sup>Voir « Une nouvelle vision du monde. La transdisciplinarité » in <http://ciret-transdisciplinarity.org/bulletin/b13c11.php#n47> [consulté le 28 janvier 2016].



Le tiers inclus logique est utile sur le plan de l'élargissement de la classe des phénomènes susceptibles d'être compris rationnellement. Il explique les paradoxes de la mécanique quantique, dans leur totalité, en commençant avec le principe de superposition. Je me risquerai à prédire que dans la prochaine décennie le tiers inclus va faire son entrée dans la vie de tous les jours par la construction des calculateurs quantiques, qui vont marquer l'unification entre la révolution quantique et la révolution informationnelle. Les conséquences de cette unification sont incalculables.

Plus loin encore, de grandes découvertes dans la biologie de la conscience sont à prévoir si les barrières mentales par rapport à la notion de niveaux de Réalité vont graduellement disparaître. **Cela va pouvoir montrer la fécondité du tiers inclus ontologique, impliquant la considération simultanée de plusieurs niveaux de Réalité. De multiples disciplines, comme par exemple l'art, le droit ou l'histoire des religions auront la chance d'un complet renouvellement. Et l'éthique et l'éducation vont pouvoir enfin se mettre en conformité avec les défis de notre millénaire naissant.**<sup>4</sup> [c'est nous qui soulignons]

Nous pouvons déceler ici les principes épistémologiques et les enjeux d'ordre éthique qu'à la même époque Edgar Morin assignait à la « pensée complexe », « apte à relier, contextualiser, globaliser, mais en même temps à reconnaître le singulier, l'individuel, le concret ». (Morin & Le Moigne 1999 : 266).

Il s'avère donc que cette logique ternaire est celle qui peut le mieux servir à caractériser la condition de l'« écrivain frontalier », i. e. celui qui – en tant qu'écrivain, et pas seulement pour des circonstances biographiques –, est à la frontière de plusieurs territoires, non seulement physiques, mais surtout linguistiques et culturels, à la suite de la migration et à l'exil. Dans ce sens-là, l'« écrivain frontalier » est, ou du moins travaille à devenir l'incarnation du « tiers inclus » ; du coup, celui qui sera capable d'inclure (sans tout simplement homogénéiser et dissoudre) les questions et les circonstances auxquelles la littérature nous donne accès à travers des

---

<sup>4</sup> *Ibidem.*



trajectoires singulières qui dépassent, ou sont à la limite du national et de l'étranger, du même et du différent, de l'individuel et du collectif... Nous conviendrons qu'il s'agit là d'une situation et d'un but difficiles, justement parce que la vie sociale, y compris le champ littéraire, sont encore très ancrés dans une logique binaire qui, ou bien exclut carrément, ou bien tend à tout assimiler. Et cette tendance est en outre aggravée par les effets homogénéisants, sinon même hégémoniques, de la culture de masse disséminée par la mondialisation. En tout cas, et sans aucune prétention scientifique au sens positiviste du terme, il semble que la littérature reste un laboratoire et un observatoire privilégiés pour connaître et reconnaître les enjeux de la vie humaine dans des sociétés de plus en plus marquées par les phénomènes migratoires, puisque, dans ses meilleurs moments du moins, elle est capable de déployer les contradictions qui habitent les différents niveaux du réel alors que nous avons encore du mal à les penser et à vivre avec.

À ce propos, je suggère cette fois-ci que l'on fasse attention à un auteur francophone qui à mon sens représente l'« écrivain frontalier » à double titre<sup>5</sup>, car il est non seulement un « passeur » (autre métaphore commune) entre mondes, mais aussi celui qui nous amène à reconnaître l'existence de différents domaines et, donc, des frontières (géographiques, linguistiques, épistémologiques, culturelles), signifiant à la fois délimitation et relation.

Marocain d'origine, né à Oujda, c'est-à-dire, à proximité de la frontière algérienne, Fouad Laroui a fait sa scolarité au sein de la Mission universitaire française et a poursuivi de brillantes études d'ingénieur à l'École nationale des ponts et chaussées à Paris. Rentré au Maroc, il a dirigé une usine au sud-est de Casablanca, mais a quitté ce poste pour reprendre des études d'économétrie, pour se consacrer à la recherche et à l'enseignement à Paris, Bruxelles, Cambridge et York, ayant fini par soutenir une thèse de doctorat en économie. Il vit actuellement à Amsterdam, où il enseigne la littérature française à l'Université. Il lui arrive d'être présenté

---

<sup>5</sup> Je dois souligner que j'ai assumé cette association avant même d'avoir accès à la position de Fouad Laroui en tant qu'auteur (voir son témoignage gentiment enregistré pour la Journée d'études réalisée à la Faculté de Lettres de Porto).



comme écrivain maroco-néerlandais d'expression française et néerlandaise, étant donné qu'il a une double nationalité, qu'il écrit normalement en français, mais qu'il a aussi des recueils de poèmes en néerlandais, et qu'il collabore à la communication sociale aussi bien aux Pays-Bas qu'au Maroc.

Fouad Laroui publie depuis 1996 ; la liste de ses ouvrages est déjà considérable et comprend aussi bien des romans que des contes, nouvelles, livres pour enfants et essais. Entre-temps, il s'est déjà vu décerner plusieurs prix, dont le Goncourt de la nouvelle 2013, pour *L'étrange affaire du pantalon de Dassoukine* (2012), le grand prix de la nouvelle de La Société des Gens de Lettes, pour *Tu n'as rien compris à Hassan II* (2004) et le prix Jean Giono, qui lui a été attribué en 2014 pour son roman *Les Tribulations du dernier Sijilmassi* (2014).

Ses récits fictionnels laissent deviner plusieurs éléments autobiographiques, soit de son enfance et de sa jeunesse au Maroc, soit de son passage par Paris et de sa vie aux Pays-Bas, ses personnages étant souvent, eux aussi, partagés entre la société et culture marocaines et la culture européenne. Si sa fiction (et ses essais) sont pétris du monde maghrébin, du Maroc tout particulièrement, il n'est pas un auteur apologétique ou nostalgique de la nation ou de la culture marocaines. Même le fait d'écrire en français et de publier à Paris n'est pas ressenti par Fouad Laroui comme une contrainte ; au contraire, l'écrivain y voit comme une occasion de liberté d'expression, qui lui permet de regarder à distance, avec plus de lucidité critique, son pays, sa culture d'origine, ainsi que les Marocains émigrés ou exilés, y compris ce que l'on peut appeler le « Marocanus polderiensis » (i. e. le Marocain vivant aux Pays-Bas).

Plus que des auteurs marocains ou des auteurs arabes, Laroui se reconnaît lui-même un disciple de Voltaire et de Diderot, dont l'ironie et l'humour (que l'on peut, du reste, considérer comme des processus rhétoriques particulièrement sensibles au « tiers inclus ») sont aussi à la base de son écriture critique à l'égard de plusieurs aspects de la société marocaine, ses injustices, ses exclusions et, plus généralement, son manque de respect, d'acceptation de l'individualité de chaque personne. Déjà en 1999 dans un supplément sur la littérature marocaine du *Magazine Littéraire*, Laroui assumait clairement la fonction dénonciatrice de ses



textes, revendiquant en outre la distance de la fiction comme un élément fondamental de création, d'autant plus qu'il y refusait aussi de se faire auteur en succursale d'office de tourisme du Maroc, même si cela pouvait lui coûter d'être traité de « Marocain off shore qui n'aime ni son pays ni ses compatriotes » (Laroui, 1999 : 106)<sup>6</sup>. Ce genre d'accusation et de mépris sont du reste habituels dans la réception des écrivains en exil - ici au sens d'auteurs vivant au dehors de leur pays d'origine - et ils alternent avec le silence ou avec l'oubli de leurs ouvrages dans la vie littéraire du ou des pays concernés, étant donné que ces écrivains sont souvent ignorés aussi bien dans leur pays d'origine que dans le pays où ils habitent et publient. Contrairement à ce que laissait supposer le texte de Fouad Laroui cité plus haut, ce n'est pas vraiment son cas. Il n'est pas ignoré au Maroc, au contraire, il paraît qu'il s'y vend assez bien - on dirait même qu'il y entre par le bais de l'humour, tel un cheval de Troie - et il est très bien reçu en France, comme en témoignent les prix obtenus.

Or, comme la question de la réception s'avère être très importante pour les écrivains déplacés de leur pays et du champ littéraire qui, au départ, pourrait être le plus évident ou accessible pour eux, j'ai choisi de me concentrer ici, non pas sur Fouad Laroui auteur de fictions, mais sur Fouad Laroui en tant que lecteur d'autres écrivains déplacés, qui partage et échange ses lectures avec d'autres lecteurs moyennant des textes assez courts, en fait des chroniques publiées dans *Jeune Afrique*, un hebdomadaire consacré particulièrement à l'actualité du continent africain.

Fouad Laroui vient justement de publier un recueil de plus de quarante de ces chroniques (Laroui, 2015), où il aborde des ouvrages littéraires publiés ou republiés entre 1997 et 2002, dont les sujets sont tous liés au Maghreb, à l'Afrique noire et, en général, à des contextes d'exil, du fait de la condition des écrivains eux-mêmes et / ou de leurs personnages. Les notes de lecture de Laroui englobent aussi bien des auteurs reconnus

---

<sup>6</sup> Et Fouad Laroui d'ajouter : « Ce plumitif à formule, il ne concevait sans doute aucune distance, il fallait être sangsue à fleur de peau de toutes les querelles de son pays, rouler le long des mêmes ornières, hisser haut tous les drapeaux. De toutes ces influences, il aurait sans doute fallu, pour lui, que surgît un style propre pour dire les Kasbahs au coucher de soleil et la splendeur des gorges du Dadès. L'auteur en succursale de l'office du Tourisme, préfacier de beaux livres... Mais soulever la djellaba cache-misère, non. Marocain off-shore, traître, Quiesling! » (Laroui, 1999 : 106)



comme Tahar Ben Jelloun, Naipaul, Hamidou Kane, Henri Lopes, Leïla Sebbar ou Amélie Nothomb, que d'autres moins connus, parce qu'ils ont très peu publié, ou parce qu'ils ont le statut hybride de « journaliste-écrivain », ou parce qu'ils écrivent dans un pays où ils sont vus ou ignorés comme l'Autre, « l'étrange étranger ». À noter que le grand obstacle qui se présente souvent aux ouvrages des écrivains en exil est celui de la diffusion et, donc de la lecture. Quoiqu'ils puissent écrire, quoiqu'ils puissent être publiés (même si en autoédition ou dans des maisons d'édition marginales...), il leur manque souvent un auditoire, i.e. des lecteurs qui soient sensibles à leurs questionnements d'ordre à la fois esthétique et éthique.

En partageant ses notes de lecture, tout d'abord, dans un journal adressé à un public africain ou intéressé par le continent africain, et dès lors avec un autre public, constitué tant par ses lecteurs habituels que par des lecteurs s'intéressant à la problématique de l'exil, puisque que le recueil, publié en France, se présente lui-même comme « Essais sur la littérature de l'exil », Fouad Laroui assume le rôle de médiateur entre différentes aires géographiques, culturelles et socio-discursives. Lues dans leur ensemble, elles forment une suite de réflexions spontanées, non prétentieuses, qui cherchent surtout à lancer des pistes de lecture pour des ouvrages assez hétérogènes, dont on sait ou devine une qualité littéraire, au sens esthétique du terme, assez inégale. Pour le lecteur de Faroud Laroui en tant que lecteur (ou pour celui qui cherche ou reste attentif aux avis de lecture d'un écrivain<sup>7</sup>), le plus intéressant de ces notes d'écriture-lecture ou lecture-écriture n'est pas de percevoir quel est l'univers de référence de cet écrivain (on n'a pas ici un palmarès ou une quelconque recherche de canon personnel), mais quelles sont les questions, les réserves, les commentaires qui sont suscités par cet intellectuel qui ne se veut pas un spécialiste de critique littéraire, ni un simple promoteur publicitaire de livres...

Mine de rien, Faroud Laroui accomplit une fonction qui est devenue de plus en plus rare : jeter des ponts entre les auteurs et les lecteurs qui

---

<sup>7</sup> De souligner que l'impact de ces chroniques republiées maintenant en volume est bien différent de l'effet qu'elles pouvaient avoir à la fin des années 90 ou au tout début du XXI<sup>e</sup> siècle, lorsque Faroud Laroui était très peu connu et qu'il n'avait que 3-4 livres publiés. Il s'agit d'effets exponentiels...



dépassent soit les circuits très restreints de la critique spécialisée, soit la scène médiatique de la promotion du livre assimilée à toute autre marchandise. À propos des livres, il en profite pour souligner l'importance épistémologique et axiologique des histoires ou des récits, qui souvent informent « mieux – dit-il – qu'une pesante étude sociologique » (Laroui, 2015: 153), et qui opèrent en nous « ce transfert de perspective, cette greffe d'un autre imaginaire » (*idem* : 44-45). C'est pourquoi il lui semble nécessaire de « vivre de l'intérieur la vie d'un de ces aventuriers malgré eux » afin de comprendre avant de juger ou de sanctionner, et c'est pourquoi aussi il considère comme « un vain exercice » l'écriture qui ne présente pas cette dimension morale ou éthique (*idem* : 145). Cette perspective de littérature contraire « aux puristes de la littérature » (*idem* : 187) fonctionne comme un axiome de la pensée de cet écrivain, de même que son idée qu'entrer dans le « royaume » de la francophonie n'exige qu'un seul passeport, celui « très virtuel, de l'amour qu'on porte à la langue de Voltaire et de Senghor » (*idem* : 63) ou que les réserves qu'il émet par rapport aux questions identitaires qui enserrant les individus dans les bornes communautaires, dans la « théorie du complot » (*idem* : 125) ou dans la arrogance de la prétendue pureté linguistique et / ou ethnique (*idem* : 32).

Nous pouvons être d'accord avec lui ou bien avoir quelques réserves, notamment par rapport aux idées qui nous semblent quelque peu simplistes ou excessivement volontaristes, comme celles concernant la francophonie<sup>8</sup>, sûrement par stratégie ou faute d'espace-temps pour en développer le raisonnement. N'empêche que l'écrivain ne cache pas que ce sont ses lectures à lui, et qu'il n'essaie pas de faire passer une vision particulière comme un modèle à suivre, ou comme une forme de pensée orthodoxe. Et le fait de présenter ces lectures avec un discours bien personnel, sans éviter quelques jugements de valeur (par exemple par rapport à l'œuvre de V. S.

---

<sup>8</sup> Voir, en particulier, la chronique intitulée « Vive les métèques ! » (Laroui, 2015 : 63-70) que Laroui consacre à l'ouvrage édité par André Brincourt, *Langue française Terre d'Accueil*. L'idée même de francophonie comme « d'un pays sans frontières » nous semble trop optimiste face aux différents types de (dé)limitations que suppose cette carte linguistique et culturelle, à la fois géographique, politique et sociale... Ceci dit, l'évocation même du terme « exil » dans le titre du livre cité de Laroui s'oppose à cette prétendue absence de frontières.

Naipaul ou aux positions de Stanilas Spero Adotevi) peut être stimulant pour le lecteur qui cherchera à soutenir ou à contredire ces positions. De même qu'il n'évite pas des remarques visant à encourager quelques auteurs à assumer leur propre discours, sans la tentation du mimétisme du style des autres, et qu'il demande que l'on attende que le temps fasse son travail de décantation, choisissant les écrivains et écrivaines qui auront effectivement une place dans la littérature.

Dès le début, le lecteur du recueil *D'un pays sans frontières* est averti que Fouad Laroui ne prétend ni présenter une théorie d'ensemble sur l'exil, ni en forger des concepts. Les perspectives, les opinions, la sélection (malgré tout) des auteurs et des textes laissent pourtant percevoir qu'il privilégie une vision existentielle de l'exil, au-delà des conditions particulières d'ordre politique, social, racial ou culturel. Cela ne l'empêche pas d'y faire référence quand il juge pertinent de le faire, si bien qu'il ne se limite pas à une vision simplement métaphysique, ou simplement historique de l'exil. Il essaie d'empêcher que l'on fasse semblant que les migrants n'existent pas ou qu'on les voie comme les « tout autres ». Il défend que « nous sommes tous des migrants » et que c'est en admettant, encore une fois, le sens existentiel de cette migration collective que nous pourrions peut-être comprendre le titre « d'un pays sans frontières » comme métaphore de la condition humaine. Or, si la préposition « de » marque l'origine, notre origine à nous tous, reste à comprendre pourquoi nous avons tant de frontières et ce qu'elles provoquent dans nos vies... Certes, la littérature ne sert pas à – ou ne saurait – répondre à une question comme celle-ci. Du moins aide-t-elle à creuser autour, et à nous ouvrir à autre dimension tierce, celle du « troisième instruit » développé par Michel Serres, qui justement défend l'association du récit et de la réflexion, de la culture scientifique et du savoir issu des humanités. Non pas à cause d'un décloisonnement dû à la mode ou à cause d'une quelconque défense de domaines, mais parce que toute forme de réalité exige cette conjonction de raison universelle et d'expérience individuelle (Serres, 1995: 246).



## BIBLIOGRAPHIE

BHABHA, Homi (1994). *The location of culture*. New York : Routledge.

HAREL, Simon (2005). *Les passages obligés de l'écriture migrante*. Montréal : XYZ éditeurs.

LUPASCO, Stéphane (1951). *Le principe d'antagonisme et la logique de l'énergie - Prolégomènes à une science de la contradiction*. Paris : Ed.Hermann.

LUPASCO, Stéphane (1986). *L'homme et ses trois éthiques*. (Avec la collaboration de Solange de Mailly-Nesle et Basarab Nicolescu), Monaco : Éditions du Rocher, Coll. «L'esprit et la matière».

LAROUÏ, Fouad (1999). «Le Maroc comme fiction», *Magazine Littéraire*, 345, avril, p. 106.

LAROUÏ, Fouad (2012). *L'Étrange Affaire du pantalon de Dassoukine*. Paris : Julliard.

LAROUÏ, Fouad (2014). *Les Tribulations du dernier Sijilmassi*. Paris : Julliard.

LAROUÏ, Fouad (2015). *D'un pays sans frontières*. Paris : Zellige.

MENDES, Ana Paula Coutinho (2009). «Voix/Voies de l'écriture migrante: qui a peur de la troisième rive?», in *Identities in process: studies in comparative literature*, éd. Eduardo Faria Coutinho, Rio de Janeiro: Aeroplano Editora.

MORIN, Edgar/ LE MOIGNE, Jean-Louis (1999). *L'intelligence de la complexité*. Paris : L'Harmattan.

NICOLESU, Basarab (1998). *Le tiers inclus - De la physique quantique à l'ontologie*, in <http://www.barbier-rd.nom.fr/B.Nicolescutiersinclus.html> [consulté le 3 février 2016]

ROSA, João Guimarães (1962). *Primeiras Estórias*. Rio de Janeiro: Editora Nova Fronteira.

SERRES, Michel (1995). *Le Tiers-Instruit*. Paris : Folio-Essais.

SIBONY, Daniel (1998). *Entre-deux : l'origine en partage*. Paris : Folio-Essais, [1991].